

d'être seul, car les sensations de la veille avait laissé dans son âme une forte empreinte et il désirait s'interroger à loisir.

— Est-ce que je suis amoureux ? se demanda-t-il.

Mais il comprit bien vite que cette question ne pouvait ni se poser ni se résoudre si facilement.

En revoyant Valentine, qu'il avait quittée presque enfant et qu'il retrouvait femme, il s'était d'abord félicité intérieurement d'un si charmant voisinage. Il s'étonnait maintenant d'être comme bouleversé par une commotion étrange. Le passé s'effaçait comme une longue série de jours inutiles. Paul sentait qu'il n'avait pas vécu et que sa vie véritable allait commencer. Il pensa à son père et à sa mère, frappant exemple du bonheur dans la famille, bonheur que Paul, jusqu'alors, n'avait ni parfaitement apprécié ni ardemment souhaité. Après une existence utile, glorieuse, M. de la Fosse avait quitté une profession qui nécessitait de fréquents changements de résidence et s'était retiré au Fayon avec sa femme pour jouir en paix d'une tranquillité sédentaire achetée par de long services. Sans négliger même à présent, aucun des devoirs que la société impose, ils vivaient l'un par l'autre et l'un pour l'autre, unis encore davantage par cette suprême et auguste occupation de la vieillesse d'autrefois : la préparation à une vie nouvelle. Paul, dont la raison et la réflexion mûrissaient vite sous la chaleur d'un amour naissant, devina la richesse d'âme qu'annonçait la tendresse constante de son père et de sa mère. Il les aima plus encore et aspira à leur ressembler. Si peu qu'il eût vu le monde, il avait pu néanmoins remarquer l'indigence de ces cœurs qui s'isolent comme pour prouver leur force et qui ont ensuite besoin

d'une perpétuelle agitation pour échapper à eux-mêmes, recherchant sans cesse les distractions, la nouveauté, le bruit, tout ce qui peut les arracher à leur propre néant. M. et madame de la Fosse, au contraire, malgré les longues années de leur union, ne paraissaient pas avoir épuisé l'échange de tous les trésors cachés que leur affection contenait. Ils se suffisaient à eux-mêmes, sans jamais compliquer leur bonheur d'alliage, ni d'éléments étrangers. Paul, quoique bien jeune, ne considérait déjà plus le mariage comme une affaire de convenance, un sacrifice, un renoncement à la liberté. Il se présentait à lui comme la source pure et féconde d'où découlent toutes les félicités, toutes les prospérités, où s'abreuvent tous les désirs. Tout se lie et s'enchaîne, dans le bien comme dans le mal : Valentine expliquait à Paul son père et sa mère ; son père et sa mère lui expliquaient Valentine, et lui faisaient estimer à sa juste valeur une alliance qui promettait d'être, comme la leur, belle et longuement radieuse.

Paul battit les guérets tout le jour, en rêvant ainsi aux mystères sacrés et éblouissants du cœur, dans lesquels il pénétrait en tremblant, mais avec une ardeur et un ravissement inexprimables.

Vers le soir, en retournant au Fayon et en suivant une grande route, il fut tiré de sa rêverie par le trot de deux chevaux qui s'avançaient vers lui. Il leva les yeux et reconnut M. du Breuil et sa fille. Vêtue d'une robe d'amazone de couleur sombre, la tête couverte d'un chapeau de feutre gris, surmonté d'une plume blanche, elle avait le visage animé et semblait prendre plaisir à la rapidité de sa course.

Arrivé près de Paul, M. du Breuil s'arrêta et le jeune homme vint lui serrer la main.